

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Retour à Parti pris — le Cassé de Jacques Renaud
les Confitures de coings de Jacques Ferron

Réal Ouellet

Numéro 12, novembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1978). Compte rendu de [Retour à Parti pris — le Cassé de Jacques Renaud : *les Confitures de coings* de Jacques Ferron]. *Lettres québécoises*, (12), 24–27.

Les rééditions

Retour à Parti pris :

le Cassé de Jacques Renaud *les Confitures de coings*

de Jacques Ferron

J'ai accepté avec beaucoup d'enthousiasme l'invitation de signer la chronique « Rééditions » pour *Lettres québécoises*. Ce magazine rédigé par des universitaires, mais si peu « universitaire » par certains côtés, me semble indispensable pour la santé actuelle de nos lettres. Et puis, il faut bien l'avouer, j'admire la folie de Thério, depuis l'aventure de *Livres et auteurs*, recommencée avec *Lettres québécoises*. J'aime aussi sa passion de chien de garde (et de chien de chasse) pour la littérature d'ici, et tout autant ses colères « imprudentes », outrancières, et sa tête de mûle (l'auriez-vous oublié ? il vient du Bas du Fleuve.). Ces motifs ne font pas très sérieux, mais imaginez un instant notre paysage littéraire sans *Livres et auteurs*, puis sans *Lettres québécoises*.

Ferveur donc, mais aussi hésitation. Je n'étonnerai personne en répétant que le marché québécois est inondé de rééditions inutiles, mal faites et, au surplus, lourdes à porter pour la collectivité qui, par ses taxes et par divers organismes publics ou parapublics, subventionne la publication et souvent achète pour ses bibliothèques publiques et scolaires des produits bâclés : ce qui veut dire autant de fonds en moins pour la création et la diffusion d'œuvres originales. J'ai déjà montré ailleurs¹ l'importance de choisir et de justifier le texte de base utilisé pour publier une réédition ; je ne formulerai donc ici que deux ou trois réflexions rapides. Pas plus qu'on n'a le droit de mal restaurer un objet ancien ou un vieux manoir, on ne peut lancer sur le marché une mauvaise réédition. En tant que *document*, le texte doit pouvoir être désor-

mais utilisé sans qu'on mette en doute son authenticité² ; en tant que *système esthétique*, il doit être traité comme un tableau ou un ensemble architectural qui a ses lois propres, sa cohérence interne. Or, des rééditions plus ou moins récentes ont mis des *faux* en circulation³. D'autres reproduisent paresseusement le premier exemplaire d'une œuvre tombé sous la main. Et n'allons surtout pas croire que le mal vient seulement de francs tireurs ou d'amateurs zélés mais démunis de moyens. À l'intérieur d'un ensemble multimédia fort bien conçu par l'Éditeur officiel du Québec et la Documentation française, on trouve un dossier intitulé *Une folle aventure en Amérique : la Nouvelle-France* comportant des erreurs grossières ; par exemple, les 25 courtes premières lignes du texte sur les canots tiré de Lahontan trahissent huit fautes de lecture tirant à conséquence ; en voici un court échantillon : là où Lahontan écrivait : « ils sont d'écorce de *Bouleau*, laquelle se *lève* ordinairement en hiver avec de l'eau chaude » (Lettre VI des *Nouveaux Voyages*, et non pas des *Mémoires*), on lit : « ils sont *en* écorce de bouleau, laquelle *se lave* ordinairement en hiver avec de l'eau chaude » (p. 46).

Comme je n'ai pas l'intention de lâcher du vinaigre dans chaque livraison des *Lettres québécoises* et qu'il se publie, bon an mal an, une vingtaine de rééditions au moins, depuis les plus savantes (les *Monumenta* de Campeau ou la *Relation de 1634* par Laflèche) jusqu'aux plus simples (*Au pied de la pente douce*), je choisirai celles qui me semblent dignes d'intérêt, à l'intérieur de mon champ de compétence. Par métier et

goût, je serai bien tenté de parler du *Journal* de Marie Morin (XVII^e siècle) lorsqu'il sortira, mais la moisson habituelle proviendra de textes plus récents et destinés à un public plus large. Par manque de temps et par choix, parce que le médium y incite aussi, je ne me sentirai nullement gêné de déposer la veste pour écrire et de parler des œuvres retenues comme on amorce une conversation avec un vieil ami retrouvé. J'ai toujours vu le magazine littéraire un peu comme un journal : il nous donne, non pas la lecture de fond qui a longtemps mûri sous la lampe de travail, mais le choc de l'événement littéraire, la perception brute et partielle de l'œuvre, qui incitent à lire.

* * *

Le hasard des rééditions a voulu que se rencontrent sur ma table deux œuvres publiées dans la collection « Paroles » de Parti pris : *le Cassé*, de J. Renaud, ouvrant la collection en 1964 et *les Confitures de coings* (1972 et 1977), version remaniée de *la Nuit* parue en 1965⁴. Les deux rééditions portent la marque des nouvelles éditions Parti pris : présentation soignée, dossier comportant *Journal* de l'œuvre et reproduction de coupures de presse. Du travail de professionnels, mais à qui on aurait envie de demander encore plus : par exemple, donner toutes les références exactes et complètes, ne pas confondre réimpression et réédition, ajouter, dans certains cas, une chronologie de l'œuvre à travers ses divers avatars et aussi une bibliographie, puisque n'existe actuellement aucun répertoire systématique couvrant ce qu'on a écrit sur la littérature québécoise. . . . Mais c'est sans doute trop souhaiter d'un éditeur qui dispose de moyens fort limités. Lisons plutôt.

Le Cassé

« Moé, j'veux une job, tu comprends ? |. . .| Comme c'est là, j'ai pas d'place pour coucher, pas d'argent pour manger. J'su écoeuré. Les Fêtes, j'va les passer su' a Main |. . .|

*Ça fait un mois que j'fais ça |. . .|. J'quête à manger, pi j'me réchauffe : y fait frette de c'temps-citte. Quand j'trouve rien, j'vends mon corps su'a Main. Mais là, j'su tanné, écoeuré, là j'su pu capable . . . » (Propos recueillis rue saint-Denis, par R. Pelletier, *Le Devoir*, 11 déc. 1964.)*

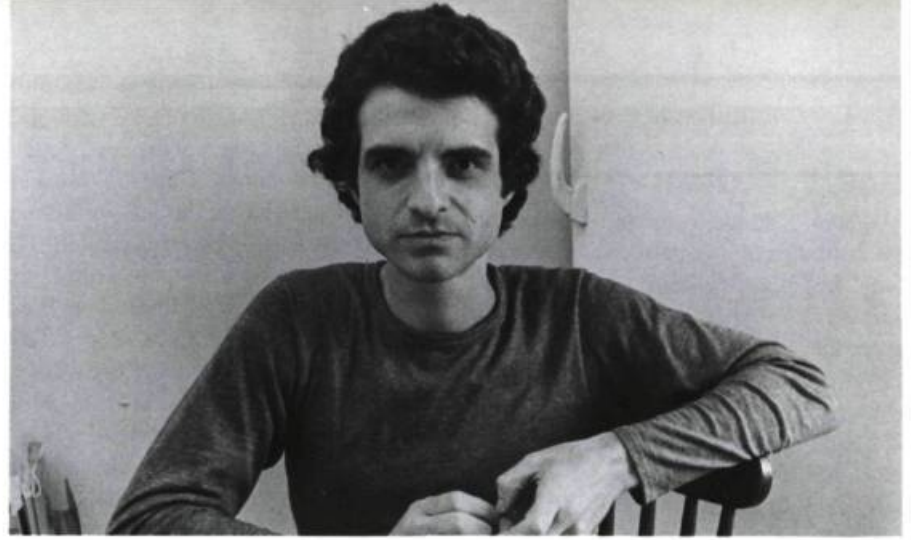
Relire le *Cassé* aujourd'hui peut sembler à priori un exercice relevant du pensum ou de l'archéologie littéraire. Il n'est rien. Cette longue nouvelle, publiée par un auteur de vingt ans, garde une puissance de rêve et une charge de nihilisme rarement vue ailleurs. À quoi tient cet étrange pouvoir d'un récit qui vous saisit à la gorge, vous bouscule, et balaise vos préventions contre tant d'anti-héros misérabilistes joulaisants et fatigués ?

C'est sans doute un hasard ironique si le « cassé » s'appelle Ti-Jean, comme le célèbre protagoniste de plusieurs contes populaires québécois. Peut-être en prend-il davantage de relief, car le héros du conte oral s'insère dans une logique des actions qui aboutit à assurer son triomphe sur les obstacles et les rivaux. Le Ti-Jean de Renaud ne semble suivre aucune logique d'actions perceptible, il n'est pas agressé par des forces (personnages, maladie, groupe social) identifiables : il paraît posé là comme un champignon né de l'humidité.

Pas de logique des actions, pas d'antagonistes non plus, donc pas de conflit dans cette histoire où les personnages se frappent mais ne se rencontrent pas. Seul corps étranger dans ce huis-clos, Berthe, l'étudiante riche, bien élevée : trait surprenant mais significatif, quand Ti-Jean la découvre couchée avec sa Mémène, celle-ci attrape la raclée attendue, mais la belle fille instruite ne récolte qu'un éclat de rire de la part de Ti-Jean.

Un huis-clos, qui, pour s'affirmer tel, répudie tout code narratif strict (cf. l'expression trois fois répétée « le lecteur s'attend sans doute . . . » ou « le narrateur devrait se mêler de ses affaires »), tout référent culturel étranger : ce n'est pas un hasard si l'une des rares corrections apportées, en 1968, à l'édition originale et conservée en 1977 ? fait disparaître Tristan au profit des « enfants fous et des plus belles femmes du monde » :

Moé brûlez-moé. Donnez mes cendres à Tristan, donnez-en aussi à Diane.



Elle aurait pu être ma femme. (p. 14, éd. 1964)

devient, dans l'édition suivante :

Moé brûlez-moé. Donnez mes cendres aux enfants fous et aux plus belles femmes du monde.

Gommage du référent culturel lourdement connoté, mais aussi mise hors-circuit d'une régénération quelconque de la race des Ti-Jean par la filiation matriarcale possible ; n'oublions pas que Ti-Jean a un fils dont il ne parle pas et dont il s'est souvenu à l'assurance-chômage parce qu'il « valait quatre piasses par semaine », mais « dans l'fond y s'en crissait du petit ».

Autour de Ti-Jean, des personnages sans consistance, mais étonnamment présents :

- Philomène dont on ne sait trop si elle cherche auprès de Berthe la fuite ou la tendresse,
- Yves, « une petite maudite face hypocrite » qui « prend plaisir à rire des autres quand y sont dans l'trou ou sur le bord du trou » (p. 32),
- Bouboule, le pauvre type, trafiquant de « gouffebâles ».

Tous nous ramènent à « Ti-Cul Ti-Jean », le méfiant, le solitaire, dont l'« élément » est « la bagarre, une ville hostile, la violence » (p. 34). Une violence née de la misère, et qui n'a rien à voir avec la violence dure, sourde, têtue des mineurs de Zola qui peuvent à certains moments exploser en révolte face au double monstre du Capital et de la Mine. Aucune révolte chez Ti-Jean : de la violence seulement, non pas collée à lui comme une vermine qui le fait « chômeur » « cocu », « criminel »,

mais une force anarchique qui coule dans ses veines, qui mime le hasard ou le destin. Une violence qui devient obsession :

L'obsession . . . Si Ti-Jean n'avait pas d'obsession, qu'est-ce qui ferait Ti-Jean ? . . . |. . .|. Y en démord pas Ti-Jean . . . Il se sent vivre . . . Ça enfle aux aines son goût du massage . . . Ça enfle le ventre, ça dilate la gorge, il plisse le front, baisse la tête, sippe du café . . .

Pauvre Bouboule, pauvre Ti-Jean dont on ne verra même pas la photo dans *Allô-Police*. Pauvre Ti-Jean dont la violence n'est que signe et preuve d'impuissance. Après avoir enfoncé le tournevis dans la gorge de Bouboule, il erre jusqu'au matin dans la ville, crache pour « s'amuser » dans l'étang du Parc Lafontaine et se retrouve seul avec son personnage ; il n'est plus personne, comme le laissent entendre les dernières phrases de la nouvelle :

Ti-Jean hésite au coin de Marie-Anne et Papineau. Vers l'Est ? Vers l'Ouest ? Vers le Nord ?

Il veut se rouler une cigarette. Il fouille dans ses poches de coupe-vent. Il sort le tournevis. Il le jette dans une bouche d'égoût. Il n'a plus de tabac. Il fouille dans ses poches de pantalon. Il n'a plus une cenne.

Cassé.

Reste que si la révolte n'est pas dans la colère de Ti-Jean ni dans les masques du narrateur, elle suinte du récit tout entier ; elle hurle d'autant plus violemment que tout se termine sur le ton « matter of fact » du détail le plus quotidien.

Les Confitures de coings, avatar de la Nuit

Quelle distance, quel épaisseur de monde et d'existence entre *le Cassé et la Nuit* ! Les premiers lecteurs — tout au moins la majorité des critiques dont on lit les comptes rendus dans l'appendice — y ont vu, semble-t-il, surtout une manière de divertissement un peu insolite, avec de « belles pages » sur la nuit, le souvenir, des réflexions « saugrenues », des dialogues « naturels » . . . Aucun ne semble frappé par la dimension politique du livre, pourtant signalée par le texte publicitaire du « vient de paraître ». Difficile, dans ces conditions, d'établir un rapport quelconque avec la nouvelle de Renaud. Alors que dans *la Nuit* le rêve, lieu de retrouvailles de l'homme dépouillé de son personnage, devient moteur de la vraie vie, dans le bourbier urbain du *Cassé*, il ne flotte qu'ici et là, sans rapport palpable avec l'existence, embryonnaire, comme une légère fumée, formant parfois un petit nuage :

. . . le sud de la ville [. . .]. Vers la rue Beaubien, la rue Mont-Royal, la rue Sherbrooke, Ontario, la Catherine, la Craig, le port, la partance, le goût parfois obsédant de tout crisser là pis d'partir. Disparaître. Le pont Jacques-Cartier. La campagne. Québec. Les filles. Et plus loin encore, jusqu'à Percé. Les Gaspésiennes [. . .]. (p. 14, éd. 1977).

Mais bien vite le sable mouvant de la misère se referme sur le personnage.

On n'ose rappeler l'argument de *la Nuit*, tellement il risque de tromper sur l'oeuvre ; pour ne pas me griller les doigts, j'en emprunte la description aux *Jeunes littéraires du Canada* (p. 272, éd. 1978) : « C'est l'histoire fantastique d'un commis de banque, en passe de devenir gérant et de plus échevin, qui, à la suite d'un appel téléphonique nocturne d'un dénommé Frank, poète et policier, va entreprendre de conquérir la nuit et son âme. Pour ce, il lui faudra explorer le bas Montréal, faire un pèlerinage au temps de son enfance et assassiner le mystérieux Frank. »

Ici encore, la présence du double (Frank-François), de « l'ennemi bien-aimé », comme disait le Chef de *Citadelle*, parlant de son « voisin de l'Est ».

Mais la dualité chez Ferron ne peut être comme chez Saint-Exupéry garantie d'un affrontement perpétuel qui fonde l'homme, le durcit contre l'obstacle (l'ennemi qui « te limite », « te donne forme et te fonde ») ; dans la citadelle de Ferron, « l'ennemi bien-aimé » n'est pas « celui qui règne à l'Est de mon Empire », mais celui qui fait son lit parmi nous tous, celui qui nous vole notre âme. De là l'étrange quête de François Ménard et de Frank Archibald Campbell qui rivalisent d'images et de souvenirs pour se retrouver dans leur enfance, par-delà le sanatorium où François, ayant pris claire conscience de son moi, a noté dans son journal : « LA VIE EST UNE FOI. SAINTE-AGATHE EXISTE. LA RÉALITÉ SE DISSIMULE DERRIÈRE LA RÉALITÉ. Et je signai : François Ménard. » (p. 45) Comme l'a bien vu Jean Marcel (*Jacques Ferron malgré lui*, Parti pris, 1978, p. 112), une étape importante de cette quête du moi est ici réalisée, à l'instar de ces personnages de Chrétien de Troyes « dont le nom ne nous est dévoilé qu'au moment où le héros a éprouvé sa personnalité et reconquis son moi profond ». Autre signe de connivence ou de parenté avec les héros médiévaux, la traversée sur l'autre rive : *le Chevalier de la Charrette* devait, pour atteindre la belle Guenièvre, franchir un pont formé d'une épée tranchante ; pour reconquérir son âme, François, comme dans *le Pont*, comme dans *la Charrette*, traversera sur l'Autre Rive.

Puisque nous sommes entrés dans un univers de référents culturels identifiables à première relecture, relevons encore, après d'autres, certains éléments du mythe de *Faust* : pacte nocturne où l'âme est en jeu, retour à la jeunesse, à la



folie amoureuse d'avant le mariage : la femme de François, à la peau si douce la nuit, ne vit plus l'amour « à son corps défendant » et porte bien son prénom prédestiné, Marguerite ! Mais là s'arrête le rapport entre le mythe et le récit : dans le mythe récrit par Ferron, Faust-François retrouvera non seulement la femme (la blonde et douce Marguerite de la nuit, la noire Barbara, la « Mère cadette »), mais aussi son âme, c'est-à-dire, jusqu'à un certain point son pays ; une fois qu'il a empoisonné Frank, il peut lire dans le journal de celui-ci : « JE SUIS UN TARLANE. ADIEU. J'AI VÉCU DU MAUVAIS CÔTÉ DU MUR. JE DEMANDE PITIÉ » (p. 130). Le héros peut maintenant reprendre son « déguisement de quadragénaire descendant vers la cinquantaine », son « butin parfaitement dissimulé, en sûreté derrière le jour opaque » :

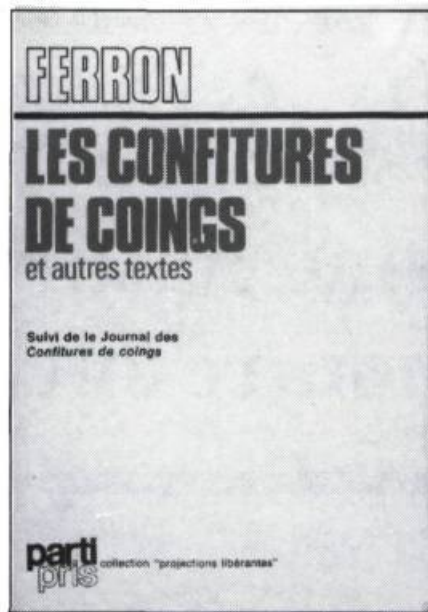
J'avais retrouvé mon âme perdue après une longue maladie, mon âme rêveuse et un peu folle, ma soeur nocturne qui transforme en coquille d'oeuf les apparences trop claires. Je vivrai désormais à l'abri du monde, au centre de moi-même et au centre de tout, derrière l'oculaire de l'instant qui a trouvé son point définitif, plus présent à moi-même et plus présent à tout que si je me fuyais sous la lumière, dans les décombres de la nuit, en parcourant les quartiers de la ville et le labyrinthe des rues. (p. 120-122)

J'ai délibérément passé sous silence certaines séquences de *la Nuit* profondément transformées dans *les Confitures* : par exemple, les premières pages du roman où le commentaire du narrateur et une certaine typification du personnage de Marguerite assurent à l'oeuvre un démarrage plus lent, une assise plus solide sur laquelle pourront s'édifier toutes les fioritures du rêve ; telles ces premières mesures d'un concerto de Vivaldi où les cordes, dans un registre sombre, préparent l'envol de la flûte. Je ne parlerai que du gommage le plus frappant : celui de la rencontre au petit matin d'un felquiste en train d'effectuer « quelques corrections, aussi nécessaires que clandestines, à un poteau indicateur » (p. 128). La critique a peu parlé de cette scène, si ce n'est pour la qualifier de pirouette-cliché, présente dans d'autres romans de l'époque. Pourtant, l'image est volontairement appuyée, puisque le narrateur y revient aux dernières lignes du roman, pour souli-

gner que le rêve de la nuit n'était pas pure chimère, mais vision d'avenir : « Au bout de la rue le poteau indicateur portait correction » (p. 134). La disparition dans *les Confitures de coings* de toute référence felquiste pourrait laisser croire qu'en 1972 une telle séquence aurait un petit côté désuet et naïf que l'auteur devait biffer pour le remplacer par un symbole quelconque moins marqué dans l'histoire, moins anecdotique politiquement. Là n'est sûrement pas l'essentiel. Un ajout des *Confitures* retourne complètement le sens du roman :

J'étais de nationalité québécoise, assurément un peu comme je me serais nommé Ducharme ou Lachance, captif de mon origine, participant à un discours commencé avant moi, y ajoutant mon mot, ma phrase, un point, c'est tout. Que pouvais-je faire de plus, surtout après cette nuit où je venais de renouer avec un temps perdu, la première personne d'un pluriel particulier, nous familial ou national, que m'importait, avec un temps qui ne m'était rien de plus qu'un espace, une ambiance, l'air qu'on respire, indispensable, certes, mais auquel on ne pense pas ? (p. 96)

La citation est longue mais elle montre bien que la fiction des *Confitures* ne s'inscrit plus dans l'atavique espérance



messianique de sauveurs de la race venus de l'extérieur de soi, mais dans la force et le risque d'un *nous* enraciné dans le passé, aussi fragile que le grand rêve nocturne de François. Que l'auteur avoue dans son *Journal des Confitures* (p. 105) avoir changé le titre pour « insister sur le poison », ne me semble pas capital pour saisir la portée de l'oeuvre. Sans doute, tous les Frank amis-ennemis des récits de Ferron sont-ils maintenant — rétrospectivement, depuis 1970, — empoisonnés dans l'esprit de leur auteur.

N'empêche que les fictions le disaient déjà, mais d'une manière beaucoup plus subtile, surtout si l'on pense à cette scène unique dans l'oeuvre de Ferron, où la Marguerite d'après le rêve débouche un pot de confitures de coings dont le héros n'a « pas le goût ». Bien plus qu'une insistance sur le poison, je vois dans le changement de titre un signe du subtil décentrement ou rééquilibrage du récit, où la quête de soi par le rêve s'accompagne d'une ouverture au politique qui ne récuserait pas le rêve mais l'accueillerait comme un germe.

Réal Ouellet

P.S. J'espère que Thério, dans ses « Choses à dire »* ; dira tout le bien que je pense de l'*Anthologie d'Arthur Buies*, publiée par L. Mailhot chez Hurtubise/HMH : tout en étant très sensible à l'intelligence de l'introduction, à la précision des références et des renseignements fournis, j'avoue mon incompetence à parler de cette période de notre littérature. J'espère qu'il trouvera encore le temps de lire les importantes *Lettres sur le Canada* d'Arthur Buies éditées par Sylvain Simard (L'Étincelle, 1978) et que le facteur dépose à ma porte au moment où je poste mon article pour la date-limite.

* Nous en parlerons dans le prochain numéro. N. de la R.

1. « Réflexions préliminaires sur l'édition d'un corpus québécois », *Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française), travaux du comité de recherche francophone de l'A.C.L.Q.*, recueillis et présentés par René Dionne, Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, no 18, Ottawa, mai 1978, p. 17-24. Cf. aussi Cl. Rigault et R. Ouellet, « Savoir d'où nous venons : l'édition de nos premiers textes », *Livres et auteurs québécois*, 1975, p. 349-360.
2. Il est symptomatique de noter, par exemple, quelle importance Beaulieu, Hamelin et Bernier attachent, dans leur *Guide d'histoire du Canada* (Québec, P.U.L., 1969), à l'exactitude factuelle des témoignages publiés aux XVIIe et XVIIIe siècles sur la Nouvelle-France, mais ne se posent pas le problème de savoir si les éditions qu'ils mentionnent sont vraiment fiables.
3. Par exemple, *l'Influence d'un livre* (1837) publié par Réédition-Québec puis l'Étincelle, non pas d'après l'édition originale, mais d'après la réédition de l'abbé Casgrain qui apporta à l'oeuvre d'innombra-

bles « corrections » ; par exemple, encore, la réimpression anastatique par Élysée en 1973 d'une édition des oeuvres de Lahontan complètement transformée par Gueudeville.

4. *Le Cassé et autres nouvelles*. Nouvelle édition revue et augmentée de 4 nouvelles inédites suivi du *Journal du Cassé*, Parti pris, coll. « projections libérantes », 1978 ; cette réédition comporte, outre le *Cassé* : neuf nouvelles, dont cinq avaient paru à la suite du *Cassé*, quatre dans les périodiques *le Montréaliste*, *les Lettres nouvelles*, *Quoi*, et *Sexus 1* ; le *Journal du Cassé*, constitué de six textes de Renaud et d'un dossier de presse (A. Major, L. Girouard, L. Bergeron, J. Éthier-Blais, M. Bosco, Fr. Hertel, Cl. Lockquell, N. Cloutier, Y. Dubeau, M. Lachance) ; un « en guise de post-face » : « la Colombe et la brisure éternité », extrait d'un roman intitulé *l'Âme-soeur*. Sur l'évolution de Renaud depuis le *Cassé*, sur son expérience actuelle de l'écriture, « étroitement liée », comme il le dit « à celle de la montée mystique », cf. l'entrevue accordée à P.-L. Vaillancourt dans *les Lettres québécoises*, avril 1978, p. 37-40. On y

comprendra mieux le changement de ton annoncé par la poste-face : « Je suis en paix avec moi-même pour avoir vu et admis toute la haine du monde » (p. 198).

Les Confitures de coings et autres textes. Suivi de *le Journal des Confitures de coings*, Parti pris, coll. « projections libérantes », 1977. Cette réédition comprend, outre *les Confitures de coings* : *Appendice aux confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell*, *la Créance*, *Papa Boss*, version corrigée et refondue, un dossier de presse reproduisant des textes de J.-G. Pilon, Jeunesses littéraires du Canada, G. Marcotte, E. Poliquin, J.-Y. Théberge, Cl. Lockquell, A. Renaud, A. Major, R. Martel, V.-L. Beaulieu, I. Beaulieu.

Dans mon compte rendu, je m'en suis tenu au *Cassé* et aux *Confitures de coings* préférant faire porter mon attention sur quelques transformations subies lors de rééditions et laisser au lecteur le plaisir de lire tout seul... *And on earth peace, la Créance* ou *Papa Boss*...